



*Maria Montessori (Roger Viollet)*

# Origines et idées de base de l'éducation nouvelle

Notes prises à partir de deux interventions de G. de Failly  
à deux regroupements d'instructeurs (délégations régionales de Marseille et Créteil).

*Les notes qui suivent ne sont ni un exposé, ni une étude du sujet proposé. Mais étant donné que les principes de l'Education Nouvelle sont souvent pris comme référence de notre action, un certain nombre d'instructeurs ont souhaité un rappel de quelques-unes de ses idées de base, non pas conçues comme éternelles, mais comme origines d'un mouvement pédagogique né il y a déjà longtemps, au début de ce siècle.*

*Ce mouvement a évolué, mais certaines idées restent fondamentales, on les retrouve toujours, même si, sous d'autres influences, elles ont été temporairement dénaturées, oubliées ou contestées. Leur justesse est confirmée par les découvertes actuelles des psychologues. Ce sont elles dont nous reconnaissons la vérité dans l'action et qui forment les fils conducteurs de notre pédagogie.*

J'AVAIS proposé comme titre à ces réflexions « L'Education Nouvelle aujourd'hui », et je me suis dit qu'un autre titre aurait été possible : « L'Education Nouvelle en devenir » ou « L'Education Nouvelle en mouvement » ; en effet quand on parle d'un mouvement déjà ancien, on peut se demander s'il n'a pas vieilli. Or, les fondateurs de l'Education Nouvelle ont eu, dès l'origine, ce souci de souligner que leurs réflexions, les idées auxquelles ils aboutissaient, étaient valables fondamentalement, mais qu'elles étaient non seulement susceptibles de progresser et de s'enrichir, mais qu'il était indispensable et inévitable qu'elles se transforment.

Evidemment, depuis le début de ce siècle, quantité de gens ont travaillé dans de nombreux domaines (biologie, médecine, psychiatrie, éducation proprement dite, pédagogie, ce qui serait un peu la théorie de l'éducation, etc.), si bien qu'aujourd'hui des progrès considérables sont intervenus dans la connaissance

des enfants. Il y a aussi des changements apportés de l'extérieur qui, quelquefois, créent des remises en question ; il est intéressant de savoir si nous sommes capables de les accepter, de les assimiler ou de les contester, et si elles apportent un progrès dans quelque ordre que ce soit.

Parmi ces apports, bien qu'il ait toujours refusé de se considérer comme un pédagogue et ait été totalement extérieur à ce mouvement, on ne peut passer sous silence le nom de Freud né en 1856, c'est-à-dire avant les fondateurs de l'Education Nouvelle, dont le génie précurseur domine la pensée pédagogique contemporaine.

Pour bien comprendre l'Education Nouvelle, il faut en quelques mots la replacer dans un contexte historique, dans une perspective, et voir comment ce mouvement s'est créé.

Des gens qui réfléchissaient sur le problème de l'enfant se sont trouvés dans des écoles, ou le plus souvent avec des enfants dits alors

« arriérés » (on les appellerait aujourd'hui « inadaptés ») et vers la même époque, des gens différents, dans différents pays, se sont posé un peu les mêmes problèmes. Articles de journaux, écoles expérimentales, petits groupes (qu'on appellerait groupuscules)... ont finalement constitué un mouvement.

Ce mouvement est né en Italie avec Maria Montessori, en Amérique avec John Dewey, par exemple, en Angleterre, en Belgique, avec Decroly (né comme Maria Montessori en 1871), en Allemagne, en Suisse, avec des psychologues, comme Claparède.

J'ai parlé de pays étrangers, mais la France y fut bientôt représentée et, en particulier, par Henri Wallon, grand psychologue, à l'époque encore jeune, par d'autres encore. Toutes ces personnes se sont connues, comme on se connaissait alors c'est-à-dire beaucoup moins facilement qu'aujourd'hui, alors que paraissent beaucoup plus de revues, qu'il y a des congrès, qu'existent les émissions de la télévision... mais ils se sont rencontrés, connus, appréciés, si bien qu'ils ont éprouvé le besoin de créer, à Genève, une ligue : « la Ligue internationale pour l'Education Nouvelle ». Celle-ci a vu le jour en 1921.

Ces psychologues se sont intéressés aux problèmes de l'enfant. On sait que l'enfant a été longtemps dans notre civilisation non seulement méconnu, mais ignoré en tant qu'enfant. L'enfant, c'était celui qui devait devenir un adulte reproduisant les « meilleurs » adultes de la société ; il n'y avait pas pour l'enfant de liberté, il n'y avait pas la liberté du développement de ses potentialités, mais déjà le modèle de l'adulte qui se présentait devant lui, modèle qu'il devait autant que possible reproduire. Les pionniers de l'Education Nouvelle se sont trouvés face à des enfants, et ont eu l'idée de les *regarder*, de les *observer* : ils se sont rendu compte que pour cela il fallait que les enfants soient libres, parce que s'ils étaient soumis à toutes les contraintes que nous connaissons (l'école, l'horaire, l'adulte qui est toujours là, etc.), ils verraient des individus déformés, leur idée de l'enfance serait faussée ; ils ont donc observé, mais ils ont voulu délibérément faire une observation de caractère scientifique, objective, comme un savant observe, comme un naturaliste observe les insectes, les fleurs.

Ce mouvement a pris naissance à peu près au début du siècle ; à l'époque il y avait déjà eu un très grand mouvement, très important, une vingtaine d'années plus tôt : la création, en France, de l'école publique. C'est en 1881-1882 que l'enseignement est devenu obligatoire, puis gratuit pour tous les enfants, puis plus tard, en 1886, laïque, c'est-à-dire assuré par des laïques et non par des religieux ; c'était le fruit d'une lutte extrêmement dure car jusque-là, l'enseignement n'était pas public, il était laissé au désir de ceux qui voulaient créer des écoles et pouvaient le faire, c'étaient en très grande majorité des religieux. L'enseignement depuis des siècles était assuré par le clergé dont les membres donnaient une éducation marquée par leurs propres croyances, qu'ils essayaient de transmettre aux enfants, afin qu'ils deviennent des citoyens comme eux attachés à la religion.

La loi allait donc imposer l'obligation scolaire pour tous les enfants. L'école devait les recevoir quelle que soit leur origine sociale, être accueillante à toutes les familles politiques et à toutes les croyances, religieuses ou non. La tolérance, fille du Siècle des Lumières, devait être son fondement, l'école serait laïque. C'est ce que stipulait la loi de 1886.

A cette époque des écoles se sont construites dans toutes les communes, c'est-à-dire dans environ 36 000 communes en France et vous connaissez ces écoles : la mairie encadrée par l'école de garçons et l'école de filles. Cette institution s'est mise en place en quelques années, et en même temps, les « lois Ferry » avaient stipulé que l'Etat se réservait la formation des futurs enseignants. Or, c'était absolument nouveau, car jusqu'ici la formation était celle des séminaires, la formation des prêtres.

Il y avait très peu de laïques qui enseignaient et ce mouvement a été un combat sévère, ainsi qu'en témoignent les discours prononcés à l'époque à la chambre des députés, donnant lieu à des luttes locales très importantes. Mouvement de masses et également mouvement social : les fondateurs de l'école publique ont vu l'école comme une libération pour les enfants, et ont pensé que si les enfants savaient lire, écrire, compter, ils allaient être capables de lire les journaux, de lire les livres, d'écrire, donc de communiquer, et aussi de

compter, donc d'être indépendants. Quand on n'a aucune instruction, on dépend complètement des forces extérieures : les créateurs de l'école publique ont pensé, grâce à elle, faire une révolution. Ils ont pensé que les enfants sachant lire, donc susceptibles d'apprendre, allaient être des éléments de contestation et de transformation de la société. En général (je pense à Jules Ferry, à Jean Macé, qui étaient socialistes, mais non des socialistes révolutionnaires) ils n'envisageaient pas une révolution au sens où nous pouvons l'entendre. C'étaient des réformistes, qui pensaient par ce moyen réformer la société, mais ils n'avaient pas l'idée d'en saper les bases, c'est-à-dire qu'ils ne pensaient pas à une transformation complète des valeurs sociales. Ils pensaient qu'il y aurait toujours des gens soumis, dépendants d'une autre classe, et ils trouvaient que cet état de fait était tellement installé (d'ailleurs il existe encore, avec des modifications, mais enfin il existe) qu'il durerait, mais se modifierait et progresserait. Ils ont donc surtout eu le souci de dispenser certains apprentissages de base : lire, écrire, compter.

Quant à apprendre à parler, c'est un autre problème. Car pour cela il faut que des gens vous écoutent, et l'éducation telle qu'elle était conçue à l'époque n'avait pas prévu qu'on écouterait les enfants, mais que le maître parlerait et distribuerait la parole.

C'était une éducation de masse et elle ne s'est pas vraiment souciée de la psychologie de l'enfant alors très peu connue et reconnue, c'est pour cela que j'ai fait ce rappel, car les pionniers de l'Education Nouvelle ont vu la question tout autrement, et cette différence de point de vue a créé des incompréhensions.

Les créateurs de l'Education Nouvelle étaient souvent des médecins, particulièrement des psychiatres et des psychologues, et le souci social ne les préoccupait pas au premier chef ; l'Education Nouvelle devait pour eux satisfaire l'enfant et les besoins de l'enfant ; d'ailleurs une formule a fait fortune, mauvaise fortune, parce qu'elle est employée « à tout bout de champ » ; les fondateurs de l'Education Nouvelle ont dit que l'éducation devait avoir pour but le plein épanouissement des facultés de l'enfant. Vous connaissez cette formule, c'est un ronron ; actuellement on la trouve

dans tous les textes, mais si on comprenait son sens réel, on entendrait que l'école doit écouter l'enfant, ses besoins, et leur apporter la satisfaction nécessaire. Vous voyez que c'est différent du but principal que s'était donné l'école publique, à savoir procurer des apprentissages et former un citoyen, le meilleur citoyen possible, pourvu des qualités reconnues alors comme les meilleures. En réalité, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c'était la religion qui dictait et exprimait la morale et quand on lit les textes, on s'aperçoit que la morale dite laïque (le mot « Dieu » remplacé par « le Bien », le mot « Pêché » remplacé par « le Mal » ou « le Mauvais ») ressemble beaucoup et inévitablement à la morale religieuse.

Il est bien évident que religion et civilisation se confondent, qu'on ne peut pas d'un coup introduire d'autres valeurs que celles qui existent depuis 2 000 ans et dont, sur cette planète, de très nombreux peuples sont imprégnés.

Quand on lit les livres de morale de notre enfance (mon enfance n'est pas la vôtre, mais avaient-ils progressés de votre temps ?), ils reviennent toujours aux valeurs de la peine au travail, de la récompense, de l'effort, de la famille idéalisée, de la patrie, de la sobriété, de la résignation, de la compétition (les grandes valeurs de la religion), auxquelles ils ajoutaient la tolérance et il y avait une différence très grande entre ces conceptions et celle de l'Education Nouvelle qui se plaçait hors de la morale traditionnelle et valorisait la liberté de l'initiative, de la création, de l'expression, l'importance de l'affectivité, la construction de la personnalité par l'individu lui-même, dans son milieu de vie, etc. Les écoles qui résultaient de ces deux conceptions ne pouvaient être que totalement différentes. Beaucoup d'enseignants (au niveau des déclarations syndicales du moins) se sont longtemps méfiés de l'Education Nouvelle parce qu'elle n'avait pas eu un impact social suffisant. Cependant, de grands éducateurs, tel Decroly, de grands savants, tels Wallon et Langevin, l'ont résolument placée dans une perspective sociale, mais cette préoccupation est venue un peu plus tard. A l'origine, l'Education Nouvelle a surtout mis l'accent sur l'éducation de la personne, du développement de la personne.

(a suivre)

G. DE FAILLY